

Rechercher dans Ména

dimanche, 16 février 2014

Metula News Agency

[Page principale](#) [S'abonner/Se mettre à jour](#) [Votre abonnement](#) [Finances/pub](#) [A propos de la Ména](#)

Mauvais genre (info # 011402/14)



jeudi, 13 février 2014

Par Llewellyn Brown

Le gouvernement socialiste qui dirige actuellement la France ne cesse de s'activer pour imposer des idéologies – développées et propagées par des groupuscules extrémistes –, au mépris de la volonté générale. Affranchis de la faculté humanisante de la honte, nos élus n'ont aucun mal à avancer une idée, pour nier ensuite l'avoir évoquée. Ainsi, Madame Najat Vallaud-Belkacem – ministre des Droits des femmes et porte-parole du gouvernement – [affirme](#), en août 2011, l'importance à ses yeux de la théorie du genre, puis elle ose prétendre qu'[une telle théorie n'existe pas](#). De même, le site du ministère de l'Éducation nationale affiche d'abord un lien vers un site militant, pourvoyeur de cette idéologie, pour ensuite l'effacer, aussitôt que la protestation devient trop audible.

La « théorie du genre » (terme assez prétentieux...) pose réellement problème. Elle prétend que tout de la sexualité humaine relève d'une construction imposée par la société, et juge que la traditionnelle répartition homme/femme n'est qu'une simplification normative, conduisant à la répression de la sexualité « vraie ».

En revanche, elle estime que le caractère artificiel des identifications sexuelles permet à chacun de choisir librement parmi une série de rôles. Cette supposition justifie, pour ses hérauts, la nécessité de déceler la « vérité » sexuelle de chacun dans sa déviation par rapport à la norme.

A en croire nos ministres, l'enseignement de cette théorie vise à promouvoir « l'égalité » entre garçons et filles. Notons cependant que la tromperie est la même que dans l'intitulé « mariage pour tous » : on sait pertinemment que cette loi ne nous concernait pas « tous », mais les seuls homosexuels. Elle excluait donc les oppresseurs – les hétérosexuels – et ceux qui doivent demeurer frustrés de ne pouvoir épouser leur chien...



Certes, en matière de sexualité, on ne peut supposer qu'il y ait un modèle unique, imposé par notre nature biologique. On sait que la psychanalyse dissocie la sexualité de l'anatomie, tout comme la linguistique : la bouche n'a rien à voir avec les fonctions de la langue que l'on parle. Pour cette raison, les discours protestataires qui arguent à partir de faits supposés naturels (justifiés par le « sens commun ») font fausse route, en simplifiant les réels enjeux. On ne peut, en revanche, dénier la réalité de ce qu'ils dénoncent.

A leur décharge, cependant, il est parfaitement vrai que l'on (se) construit aussi avec son réel biologique. Le corps y est tout sauf indifférent, et son impact dépasse largement les supposés « préjugés sociaux » : celui qui a un corps masculin ne vivra jamais les choses de la même façon que quelqu'un qui naît doté d'un corps féminin.

Or, depuis Freud, la sexualité est problématique, parce que s'y trouve noué tout ce qui fait nos angoisses, notre insupportable. La sexualité

est liée à une part inavouable de notre existence, au socle de celle-ci, auquel notre « fantasme fondamental » –, notre vision singulière du monde – sert de paravent protecteur.

Pour cette raison même, elle représente un enjeu crucial : on ne peut imaginer, comme le faisait l'un des personnages d'Amos Oz dans « Histoire d'amour et de ténèbres », un état où l'accouplement se situerait strictement sur le même plan que l'acte de boire un verre d'eau. Dans la sexualité, se trouvent toutes nos perversions (oui, celles de chacun !), tout l'intime qu'on ne peut étaler sous le regard public. C'est ce lien à notre corps qui rend tant de choses de notre existence problématiques.

Or la « théorie du genre » dénie la réalité de toute cette dimension scabreuse : à la manière des divers avatars du postmodernisme, elle prétend évacuer sans frais la part inassimilable et incommensurable du corps, comme si celle-ci n'était que le fruit d'une imagination malade et non la réalité même de notre condition d'êtres parlants.

Au regard de ce caractère problématique de la sexualité, on conçoit que celle-ci, dans notre vie, suppose une construction permettant de mettre l'intime à l'écart, de le cacher, de l'exclure de ce que nous pouvons partager avec d'autres. S'il existe des barrières – tel l'âge de consentement, par exemple –, c'est qu'on ne peut aborder cet aspect de notre existence sans une telle construction. Celle-ci ne relève pas d'une forme d'oppression exercée par les autres, mais réellement de ce qui sert à nous protéger.

Or la « théorie du genre » entend empêcher les enfants de réaliser cette construction : elle prétend que chacun peut faire ses choix en matière de sexualité en toute équanimité, avant même d'avoir atteint une maturation physique et psychique. Pour lors, elle présente la sexualité comme une sorte de supermarché, où chacun peut choisir parmi une gamme toujours croissante de produits de consommation (les gauchistes ne sont plus hostiles au capitalisme ; mais... l'ont-ils jamais été, au fond ?). Ils font comme si l'on pouvait s'extraire de sa propre existence (craintes, impasses, histoire, traumatismes...) et adopter la position neutre de Dieu. Leur erreur ici consiste à effacer de la question de ce qui – dans l'intime – pourrait causer nos choix, nos préférences.

Or ce déni est d'une gravité extrême. Le site du Ministère de l'Éducation nationale recommandait vivement la fréquentation du site www.LigneAzur.org. Dans [une lettre](#) datant du 4 janvier 2013, Vincent Peillon invite les recteurs d'académie « à relayer avec la plus grande énergie, au début de l'année, la campagne de communication relative à la "ligne azur", ligne d'écoute pour les jeunes en questionnement à l'égard de leur orientation ou leur identité sexuelles ».

À l'école, on eût pu croire qu'il fût question d'orientation dans ses études et dans son futur travail... Mais non ! Quand on veut prendre en charge la pensée autorisée et la conformité idéologique des jeunes, on s'occupe de leur intimité, rien de moins ! On ne se contente pas de contrôler les actes pouvant porter atteinte aux concitoyens, on veut régenter l'intimité de chacun : rien du plus secret de l'individu ne doit échapper à l'autorité ! En promouvant « l'éducation à la sexualité », les recteurs doivent être attentifs « à la mise en œuvre de [la circulaire du 17 février 2003](#), qui prévoit cette éducation dans tous les milieux scolaires et ce, dès le plus jeune âge ». Pas de limite, là, non plus.

Que proposait-on aux enfants (car au fond, pour les idéologues de gauche, il n'y a pas d'élèves, seulement des enfants) sur ce site ? Prétendument pour les aider dans leur « questionnement à l'égard de leur orientation ou leur identité sexuelles », on leur présentait un tableau qui leur demandait de différencier leur sexe biologique de celui qui les caractérise pour l'état civil, leur identité de genre (homme, femme, trans) ; leur sexe social (masculin, féminin, androgyne, autre)...

Si l'enfant n'était pas dans la confusion déjà, il ne tarderait pas à l'être : il fallait déterminer, entre autres, ses pratiques sexuelles : masturbation, pénétration buccale/anale/vaginale, autre ou aucune. À la lecture de cette énumération, on se demande pourquoi les auteurs se sont arrêtés en si bon chemin. Nous pourrions leur proposer la série suivante, afin d'élargir la palette de la sexualité humaine : gérontophilie/pédophilie ; rapports consentants/non consentants ; rôles actif/passif ; zoophilie ; nécrophilie ; coprophagie... On pourra puiser d'autres idées dans les romans du marquis de Sade...

Imperméables à toute logique, ces militants – soutenus par le gouvernement – supposent que l'on peut choisir sa sexualité avant même que celle-ci soit constituée ! Or il est patent qu'il faut des moyens – des goûts déterminés, des préférences déjà établies – si l'on veut enfin pouvoir dire pourquoi on aime ou n'aime pas tel ou tel type de rapport. Il y a bien une part de son existence que l'on ne choisit pas, qui nous est imposée, pour le meilleur et pour le pire.

On conçoit que cette préoccupation des idéologues pour la sexualité de nos enfants est parfaitement malsaine puisque, disons-le, elle traduit une volonté d'intrusion dans leur corps. Dans l'enseignement traditionnel – qui se nomme l'instruction, non l'éducation¹ –, la place centrale reconnue au savoir place une séparation consistante entre le professeur et l'élève. Cependant, les idéologues n'ont de cesse, depuis une trentaine d'années, que d'abattre cette barrière. Baptisant l'établissement scolaire un « lieu de vie », ils entendent s'occuper des enfants (non des élèves) en les traitant comme des personnes à part entière. À ce titre, ils doivent veiller à leur bien-être, y compris à leur confort sexuel. On voit bien que ce site recommandé par le ministre ne visait rien de moins qu'un viol moral, à caractère pédophile.

Ce qui est important pour ces idéologues est moins l'épanouissement des enfants, que leurs propres penchants sexuels : le même défaut caractérise les humanitaires, qui exploitent souvent le déshérité pour se donner bonne conscience et conforter leur sentiment de supériorité, entre autres... Ces idéologues du sexe jouissent (qu'ils veuillent le savoir ou non) à s'occuper de l'inimitié des enfants². Ce qu'ils adressent à ces derniers est de l'ordre d'une injonction féroce : Jouis ! Et je jouirai avec toi, en te regardant, en t'écoutant, mon petit !

En effet, leur démarche consiste à asséner à l'enfant : Nous savons très bien que tu es autre chose que normal : avoue-le ! On trouvera bien une classification rien que pour toi ! Une fois l'enfant étiqueté, classé par la « voix de son maître », il aura du mal à s'en sortir. Bien loin de promettre la « liberté », ces doctrinaires veulent infliger aux enfants une contrainte inouïe. Car, après tout, chacun – et c'est d'autant plus vrai d'un enfant – doit avouer que... quelque part..., s'il cherche bien..., il est un petit peu déviant... Par conséquent, au lieu d'offrir un terrain de liberté, ou de se limiter à un constat, cette manipulation vise à produire une autre réalité : à créer des homosexuels, des « trans »...

Ils leur reste tout l'alphabet pour compléter le sigle L-G-B-T³.

On ne s'étonnera pas d'apprendre les ravages produits par ces déviances. Ainsi, dans les années 1960, le sexologue et psychologue néo-zélandais [John Money](#) a voulu démontrer que la sexualité pouvait s'effacer sous les effets du conditionnement éducatif. Il a donc demandé à des parents qu'ils élèvent l'un de leurs deux garçons (mutilé par une circoncision qui avait mal tourné), en lui faisant croire qu'il était une fille. Malgré cette manipulation, sa masculinité a eu raison de lui. Tragiquement, il s'est donné la mort en 2004, deux ans après le suicide de son frère jumeau.

Tout comme leurs collègues pédagogues, les « théoriciens du genre » voient l'enfant comme un objet – comme un cobaye – destiné à démontrer le bien-fondé de leur idéologie. Grâce à lui, ils croient pouvoir réaliser leur rêve de tout manipuler, pour rendre la réalité conforme à leurs imaginations utopistes. Les *pédagogistes*, on le savait déjà, ont annexé le ministère de l'Education nationale pour imposer des dogmes visant à éradiquer l'instruction au profit de techniques de manipulation, prétendues plus « efficaces ». L'effondrement des savoirs n'a plus besoin d'être démontré...

Dans la perspective de ces manipulations, on comprend pourquoi le gouvernement veut interdire la prostitution, quand celle-ci est une affaire de jouissance personnelle, pratiquée par des partenaires consentants, mais tient à ce qu'une femme puisse mettre son corps en location – Pierre Bergé a su exprimer [son opinion](#) sordide avec éloquence – aux fins d'une procréation vue comme un produit de consommation (GPA), ou à ce que la science remplace l'accouplement (PMA). Il s'agit d'éradiquer, de faire oublier, ce qui fait la réalité contraignante et peu reluisante – mais fondamentale – de l'humain. Car si la gauche aime l'Humanité en tant qu'idée abstraite, elle éprouve de grandes difficultés à aimer l'humain. Elle aime aussi l'argent, et ces mesures législatives préparent assurément des marchés juteux.

Enfin, il faut bien reconnaître que si les normes sont de purs stéréotypes, qui ne sauraient exprimer toute la complexité de nos rapports à la sexualité, si elles ont un côté brutal ou répressif, elles ont cette qualité aussi de mettre chacun à l'abri : face aux autres, il suffit de savoir ruser, en présentant son identité recevable, pour éviter qu'on nous pose trop de questions. L'autre ne sera pas incité à s'enquérir davantage quant à ce qui nous anime, à ce qui nous excite : dans des rapports normés, extérieurement conformes – chacun le sait –, on peut tranquillement jouir de bien autre chose, de choses pour lesquelles personne ne nous demandera des comptes. Et c'est très bien ainsi.

Notes :

¹Il s'agit bien de l'éducation, c'est-à-dire d'une démarche d'endoctrinement des enfants, à laquelle participe Belkacem, comme on le voit bien dans cette [vidéo](#), par exemple.

²Dans le sillage de mai 1968, de nombreux intellectuels, praticiens, artistes et hommes politiques ont signé des [pétitions](#) visant à faire dépenaliser la pédophilie, notamment dans *Le Monde* du 26 janvier 1977, et dans *Libération*, en mars 1977.

³Déjà, au sigle d'origine (LGBT : Lesbienne, Gay, Bisexuel, Transsexuel), on ajoute parfois : I (Intersexué) ou Q (Queer ou en Questionnement).

[By YnonSvs](#)

menapress 2014© All Rights Reserved.